

Magda JEANRENAUD, *La traduction. Là où tout est pareil
et rien n'est semblable*

Bucarest, EST-Samuel Tastet Éd., 2012, 341 pages

Justine Houyaux



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8733>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.8733](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8733)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2013

Pagination : 231-233

ISBN : 978-2-8143-0182-5

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Justine HOUYAUX, « Magda JEANRENAUD, *La traduction. Là où tout est pareil et rien n'est semblable* », *Questions de communication* [En ligne], 24 | 2013, mis en ligne le 01 février 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8733> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8733>

l'émotion de l'empathisé – voire de la partager. Enfin, l'auteur insiste sur le rôle des destinataires directs ou indirects de cette mise en spectacle car l'empathie peut devenir un moyen stratégique pour argumenter à partir des émotions des autres en fonction de ses propres intérêts.

Le quatrième article touche également à la question de l'empathie. Domitille Caillat (pp. 83-100) s'intéresse au matériau co-verbal dans le cadre de l'étude du discours rapporté en style direct à l'oral. L'auteure y décrit comment l'usage de supports prosodiques et mimo-posturo-gestuels permet au locuteur de sémiotiser une émotion qui peut être concordante ou discordante par rapport à la teneur des paroles qu'il rapporte. La chercheuse se sert du cadre théorique de Ruth Amossy (*L'argumentation dans le discours. Discours politique, littérature d'idées, fiction*, Paris, Nathan université, 2000) de dimension argumentative du discours pour décrire les différentes attitudes émotionnelles utilisées par le locuteur citant visant à valoriser ou, au contraire, à dévaloriser le discours qu'il représente, cela en vue de tenter d'orienter la manière de percevoir son interlocuteur. Dans un premier cas, l'augmentation du volume de la voix ainsi que l'accompagnement de gestes peuvent, par exemple, servir à créer de l'empathie en mettant en valeur l'expressivité du discours rapporté. Il s'agit là d'un procédé d'« amplification émotionnelle » (p. 87). Au contraire, dans le deuxième cas, un sourire peut représenter de manière décalée le contenu des propos cités. Ces deux attitudes émotionnelles – émotions concordante et discordante – sont illustrées par de nombreux exemples et l'analyse montre que le co-verbal est le niveau privilégié consacré au marquage des émotions.

Le cinquième article (pp. 101-121) est une contribution à trois voix et fait dialoguer des approches théoriques spécifiques : la linguistique, la psychologie et l'intelligence artificielle. Annie Kuyumcuyan, Daniel Coulon et Michel Musiol présentent l'étude d'un entretien thérapeutique. Le corpus d'investigation est une retranscription d'entretiens cliniques avec des patients souffrant de schizophrénie. Cette approche cognitivo-dialogique permet de mettre au jour différents marqueurs associés à l'expression des affects : à leur libération et à leur atténuation. Le thérapeute joue un rôle essentiel d'incitation à la reformulation. Les auteurs analysent l'émotion dite par le patient et mettent en valeur le fait que cette désignation verbale ne constitue que la dernière étape d'un travail interactionnel de co-construction de l'affect.

Enfin, la contribution de Nicole Biagioli (pp. 123-149) dépasse les frontières du code linguistique proprement dit en s'intéressant au « langage des fleurs ». Elle décrit le fonctionnement sémiotique de ce « code symbolique floral » (p. 123) au service de l'expression d'émotions. L'auteure s'appuie sur l'analyse de dictionnaires symboliques, de cartes postales symboliques et de textes littéraires à intertexte symbolique. La réflexion engagée prend soin de montrer en quoi le recours au langage des fleurs lors de transactions implique toujours le recours au langage naturel – grâce à une émotion nommée. Mais, l'émotion est également inférée par le truchement de savoirs botaniques et à travers l'interprétation de tropes métaphoriques ou métonymiques, de mythes et légendes, de tropes catachrésisés où la citronnelle est, par exemple, synonyme de douleur. Par sa valeur illocutoire, le code symbolique floral entre de plus en lien avec la dimension argumentative. Ainsi, pour l'auteure, chaque transaction situationnelle a-t-elle sa propre argumentation émotionnée.

La qualité de la livraison de *Semen* repose sur le mérite de mettre en avant cet objet sensible qu'est l'émotion dans une perspective discursive et argumentative. La construction argumentative des émotions en discours constitue de plus en plus une problématique essentielle, aussi bien dans le cas où le locuteur argumente au moyen des émotions ou dans celui où il argumente à leur propos. Les études empiriques présentées offriront aux spécialistes de l'analyse du discours et aux théoriciens de l'argumentation des pistes de recherche variées, originales et captivantes permettant de prolonger le débat sur la question de l'émotion argumentée.

Justine Simon

CREM, université de Lorraine, F-57200
justine.simon@dynamots.fr

Magda JEANRENAUD, *La traduction. Là où tout est pareil et rien n'est semblable.*

Bucarest, EST-Samuel Tastet Éd., 2012, 341 p.

« Encore un livre sur la thématique de la traduction ! », s'écrie rhétoriquement Claude Hagège en ouverture de la préface (p. 7), et on serait tenté de lui donner raison. Il existe un nombre incalculable d'ouvrages consacrés à la traduction et il arrive souvent que les lecteurs soient perdus face à la masse de références. Or, le livre de Magda Jeanrenaud présente une différence considérable avec les autres travaux du même genre : l'auteure s'intéresse très majoritairement à la langue roumaine (à part quelques exemples tirés

de l'anglais, du russe et de l'allemand). Les cas qu'elle étudie sont issus d'œuvres classiques et contemporaines d'expression roumaine qu'elle compare avec leurs traductions françaises.

L'ouvrage se découpe en sept chapitres. Le premier, « Traducteur-auteur : une relation décalée » (pp. 33-47), s'intéresse à l'effritement de la notion d'auteur, avec Roland Barthes, d'abord, l'*intentional fallacy* lancée par le *New Criticism* américain ensuite, et la valorisation du rôle du lecteur. Magda Jeanrenaud expose ensuite les deux théories ayant contribué à dédramatiser, sans pour autant l'atténuer, la tension entre auteur et traducteur, à savoir le polysystème de Gideon Toury (*Descriptive Translation Studies and Beyond*, Amsterdam/Philadelphie, J. Benjamins, 1995) et la théorie du *Skopos* d'Hans Vermeer et de Katerina Reiss (*Problématiques de la traduction*, trad. de l'allemand par C. Bocquet, Paris, Economica, 2009). De cette tension naît le décalage « du dédoublement de l'intentionnalité, décalage entre les contraintes du texte et l'horizon d'attente du contexte d'accueil, décalage entre la disponibilité du texte d'origine et le désir du traducteur de le rendre compréhensible » (p. 47).

Ensuite, vient « Francophonie, bilinguisme et traduction » (pp. 49-76). Ce deuxième chapitre présente une métaphore filée fort intéressante sur la francophonie, tantôt vieille bourgeoise maussade et jalouse, tantôt jeune femme curieuse et ouverte aux échanges culturels, dont les deux visages posent des problèmes de transposition que, selon l'auteure, ne connaît pas la culture roumaine. Le troisième chapitre, « Les sept procédés de Vinay et Darbelnet pour mieux se comprendre... » (pp. 77-100), plonge dans l'étude des clagues et des idiotismes, notamment en rappelant les trois degrés de traduction de John C. Catford (*A Linguistic Theory of Translation, an Essay in Applied Linguistics*, Oxford, Oxford University Press, 1965) et s'intéresse aux emprunts de la langue roumaine à la langue française.

Le quatrième chapitre, « La troisième langue de la traduction : Ion Luca Caragiale en français » (pp. 101-190), s'attache aux cas d'Eugène Ionesco et des traductions de ses œuvres, de Monica Lovinescu et de l'histoire d'une traduction publiée tardivement, pose la question de la traduction ou de l'adaptation du théâtre pour se diriger vers le cas concret de la traduction du théâtre de Ion Luca Caragiale à travers une étude de la langue roumaine pendant la première moitié du ^{xix}e siècle. Puis, l'auteure expose le dilemme éternel de la traduction des répétitions, après une parenthèse sur la traduction des didascalies et la problématique de la traduction des références culturelles, des noms

propres, des sobriquets et des formules d'adresse affective, ainsi que la « traduction » (qu'elle-même met entre guillemets) des interjections et de la ponctuation. Elle conclut sur la troisième langue de la traduction, celle qui permettrait de conserver l'altérité du texte, sa différence par rapport à la langue standardisée.

« Quelques réflexions en marge des auto-traductions de Panaït Istrati » (pp. 191-242), cinquième chapitre, indique les motivations de Panaït Istrati lorsqu'il décide de s'auto-traduire, mais aussi les affres de la langue d'emprunt auxquels il sera confronté. Magda Jeanrenaud pose la question de ce qu'est l'auto-traduction, entre traduction, recréation, adaptation ou version remaniée. Dans ces quelques réflexions, elle couvre aussi la visée de l'auto-traduction istratienne, le niveau macrotextuel et le niveau textuel, nourrissant son étude de très nombreux exemples. L'auteure tente ensuite de définir l'auto-traduction et s'intéresse, entre autres sujets, aux calques du français présents dans le texte de Panaït Istrati.

Le sixième chapitre, « Les universaux de la traduction » (pp. 243-296), expose de manière nuancée le débat, sans pour autant le résoudre de façon définitive, des universaux de la traduction et prend position en faveur d'une discipline à la fois traductologique et éthique qui « porte le nom de critique et évaluation des traductions » (p. 296). Septième et dernier chapitre, « Les réticences de la traduction » (pp. 297-329) a pour sous-titre « Comment on [n] a [pas] traduit en français les œuvres roumaines de Cioran ». Il porte sur les mutilations qu'ont subies, en français, les textes d'Emil Cioran, au nom du style et au détriment du sens, du ton, de la passion et de l'exaltation de l'original, jusqu'à ne produire finalement que la traduction française d'un texte qui n'existe pas réellement en roumain.

De Roman Jakobson à Hans Vermeer en passant par Michel Ballard, Mona Baker, Lawrence Venuti et Tzvetan Todorov, toutes les références de la traduction y passent, et plus encore, sous l'angle original de la langue roumaine, mais aussi à l'éclairage de la méticulosité de la plume de Magda Jeanrenaud. Les références littéraires ne sont pas non plus en reste puisque l'auteure file avec légèreté de Voltaire à Milan Kundera en passant par Amélie Nothomb et Romain Rolland. Dire que *La traduction. Là où tout est pareil et rien n'est semblable* est un ouvrage érudit est un euphémisme. À la fois réflexion sur la traduction et histoire par la bande de la pensée, l'ouvrage offre une synthèse originale et décalée des théories de la traduction de ces 60 dernières années, qu'il conviendrait presque de mettre entre les mains de tous les étudiants en traduction. Seul bémol,

l'absence d'une table des matières qui aurait permis de mieux manipuler le livre de référence, mais cette lacune est en partie compensée par l'index des noms d'auteurs, auquel on aurait bien voulu voir adjoindre un index des concepts cités. Outre son florilège d'exemples, sa longue bibliographie et ses nombreux tableaux, il s'agit d'un ouvrage fascinant, que l'on relira sans doute à plusieurs reprises au fil des années pour mieux en appréhender le contenu, mais aussi, sûrement, pour y puiser l'inspiration d'une démarche d'analyse traductologique idéale. En effet, si la précision avec laquelle Magda Jeanrenaud expose une étude de deux langues spécifiques peut sembler très ponctuelle, l'auteure n'en parvient pas moins à mettre le doigt sur les problèmes universels de traduction. En outre, et c'est assez rare pour être souligné, on prendra certainement un grand plaisir à lire ce texte élégant qui réussit le tour de force d'évoquer tout en légèreté des problèmes plus souvent complexes qu'à leur tour. Le lecteur féru de traduction refermera ce livre passionnant avec un seul regret, celui de n'avoir pas eu le talent de l'écrire lui-même. « Encore un livre sur la thématique de la traduction », certes, mais s'il n'en était qu'un à lire cette année, ce serait celui-là.

Justine Houyau

Université de Mons, B-7000

justine.houyau@umons.ac.be

Claudine NORMAND, Estanislao SOFIA, dirs, *Espaces théoriques du langage. Des parallèles flous.*

Louvain-La-Neuve, Ed. Academia, 2013, 322 p.

Notre regrettée Claudine Normand est décédée le 4 décembre 2011 (voir l'hommage de Michel Arrivé : <http://www.cairn.info/revue-langages-2012-1-page-141.htm>) et il s'agit du dernier ouvrage qu'elle a dirigé et auquel, par une brillante contribution dont elle avait le secret, elle a pu collaborer. L'auteure avait dû s'adjoindre l'aide d'Estanislao Sofia pour achever l'organisation du volume au titre intelligemment œcuménique en dépit de son sous-titre énigmatique. En effet, si l'on comprend aisément l'orientation générale de la problématique, l'indication « Des parallèles flous » intrigue et nuance l'assurance du titre principal. Qu'en est-il dans les faits ? On se trouve là face à un ensemble de onze contributions d'inégales longueurs balayant l'ensemble des sciences du langage, de la linguistique saussurienne à la sémiotique de l'École de Paris. Un ensemble assurément destiné à faire prendre conscience des différents paramètres épistémologiques conférant un statut scientifique aux diverses études dont le langage est l'objet depuis le début du ^{xx}e siècle.

À tout seigneur tout honneur, c'est à Ferdinand de Saussure que, en liminaire, Claudine Normand consacre son étude « Saussure : une épistémologie de la linguistique » (pp. 11-27). Le terme d'*épistémologie* est évidemment anachronique pour Ferdinand de Saussure, et Claudine Normand le savait bien, mais elle montre que l'ontologie négative dont témoigne l'effort du linguiste pour dégager les dichotomies fondatrices de sa pensée du langage est en quelque sorte une approche personnelle de la méthodologie et de la théorie auxquelles doit se soumettre une véritable science du langage. Dans une riche et abondante étude, Estanislao Sofia retrace une « Petite histoire de la notion saussurienne de valeur » (pp. 29-64) et rappelle les différentes interprétations dont ce terme de *valeur* a été l'objet. Ernst Frideryk Conrad Koerner (*Ferdinand de Saussure. Origin and Development of his Linguistic thought in Western Studies of Language*, Braunschweig, Viewieg, 1973), Pierre Swiggers (« De Girard à Saussure. Sur l'histoire du terme *valeur* en linguistique », *Travaux de linguistique et de littérature*, I, vol. xx, 1982, pp. 325-331), Sylvain Auroux (« Deux hypothèses aux origines de la conception saussurienne de la valeur linguistique », *Travaux de linguistique et de littérature*, I, vol. xxxiii, 1985, pp. 295-299), Françoise Gadet (*Saussure, une science de la langue*, Paris, Presses universitaires de France, 1987) ont confronté leurs arguments à ce sujet sans qu'il soit possible d'affirmer la validité supérieure d'une de leurs explications. C'est pourquoi, afin d'établir si la notion de valeur a effectivement un fondement économique, l'auteur choisit de revenir à l'abbé Gabriel Girard (*Les vrais principes de la langue française*, Paris, Le Breton, 1747) et à Nicolas Beauzée (« Lexicologie », in : Denis Diderot, Jean Le Rond D'Alembert, dirs, *Encyclopédie*, t. 9, p. 451) avant d'aborder Ferdinand de Saussure. Et de conclure sobrement et sagement que le linguiste suisse n'a pas toujours conféré la même *valeur* au terme de « valeur », selon qu'il traite d'un problème de phonologie ou de sémantique. Ensuite, Anne-Gaëlle Toutain choisit d'aborder la question de l'entité sous l'angle du structuralisme (européen) et de la diachronie (pp. 65-86). À ce sujet, elle montre que la lecture structurale de l'opposition *synchronie/diachronie* modifie considérablement la valeur de cette dichotomie dans l'univers de pensée de Ferdinand de Saussure, puisqu'elle occulte le fondement discontinuiste de cette dernière au profit d'une vision continuiste corrélatrice de la présupposition d'une entité imaginaire panchronique. Ce qui lui permet de poser, *in fine*, la distinction intéressante, quoique à approfondir encore, d'une linguistique, science de la langue, et d'une idiologie, science des idiomes. Dans « Sujet de l'énonciation et ébauche